

On s'habitue facilement aux petites misères du voyage ; puis quand on voyage sur des eaux qui ne doivent pas passer près de la rive qu'habite sa mère, il semble que le cœur d'un fils est moins sensible à ce qui n'est point de son goût. D'ailleurs, la vue d'un vieillard de soixante-douze ans, armé de deux bêquilles, se résignant à toutes les fatigues d'un aussi long voyage, et cela pour l'amour de, tout au plus, quelques centaines de louis, cette vue est plus que suffisante pour encourager un jeune missionnaire, à surmonter volontiers les difficultés de la noble carrière dans laquelle il est entré.

Nous vîmes plusieurs bandes de sauvages, sur lesquels j'aurais bien quelque chose d'intéressant à vous écrire ; mais comme je me propose de vous en parler bien au long plus tard, vous me pardonnerez, j'espère, de ne vous en rien dire aujourd'hui.

Nous eûmes du mauvais temps, les derniers jours. Un vent froid, la pluie, la neige, tout se ligua pour augmenter le désir que nous avions d'atteindre le but de notre voyage. Le 9 septembre, à la faveur d'un gros vent de nord, nous franchîmes promptement la moitié du lac de l'Île à la Crosse, qui peut avoir une douzaine de lieues, mais le vent augmenta à tel point, qu'il y avait lieu d'appréhender quelque accident. Les ténèbres augmentaient encore l'embarras de notre position. Nous pûmes néanmoins gagner terre ; nous avions, sans nous en apercevoir, passé l'endroit où étaient campés nos compagnons et, pour la première fois, nous nous trouvâmes éloignés d'eux. Le lendemain, le vent trop fort nous *dégrada*, pendant quelques heures ; enfin, dans l'après-midi, nous arrivâmes heureusement au port.

*(Suite de cette lettre au prochain numéro)*

DING ! DANG !

Le R. P. Leserre, O. M. I., est revenu d'Europe en route pour le nord.